

(eux aussi)

ils ont écrit sur l'école alsacienne

andré gide, p. 3

henry de monfreid, p. 12

jacques isorni, p. 20



© Éditions Gallimard pour l'extrait de *Si le grain ne meurt* d'André Gide.

© Éditions Grasset, 1961, pour l'extrait de *L'Abandon* d'Henry de Monfreid.

© Éditions Flammarion, 1966, pour l'extrait de *Quand j'avais l'âge de raison* de Jacques Isorni.

Jacques ISORNI

QUAND J'AVAIS L'ÂGE DE RAISON

FLAMMARION

1966

1. PREMIERE IMAGE DE L'ECOLE ALSACIENNE

Mme Isorni a été convoquée par « Patarsor », le proviseur du Lycée Louis-le-Grand, où ses trois fils sont élèves.

Ma mère était sur le point de se fâcher avec toute la véhémence qu'elle donnait à ses interventions, lorsque « Patarsor » pour couper court, lui révéla tout à trac les méfaits de ses autres fils.

— Madame, dit-il, je pourrais faire passer vos fils devant le conseil de discipline. Ils seraient renvoyés. Vous auriez du mal à les faire admettre dans un autre établissement. Je veux tenir compte des difficultés que peut avoir une famille nombreuse. Je vous suggère de mettre vos enfants à l'Ecole alsacienne qui est dirigée par un excellent philosophe, de mes amis, un disciple de Bergson, Henri Péquignat. Et puis il y aura un avantage pour vous. Ce sera beaucoup moins cher.

Ma mère resta sans réaction au point de laisser échapper son parapluie.

A l'Ecole alsacienne, les tarifs étaient doubles.

Créée par des Alsaciens protestants après la défaite, elle n'avait plus rien de l'Alsace sinon des souvenirs, des noms, de rares professeurs et des drapeaux, mais elle conservait encore un certain particularisme protestant. Nos cousins Naville, l'oncle Arnold, et les cousins de nos cousins, les Monod, y avaient fait leurs études. Charcot était un ancien élève, André Gide la gloire (et pour la gloire on oubliait *Corydon*).

Si le mot d'école suscite maintenant une image, c'est la cour et le jardin du directeur, les classes et la salle de gymnastique, les professeurs de la rue d'Assas.

L'année que nous y vîmes, chassés de Louis-le-Grand, était marquée par un essai de pédagogie nouvelle : l'enseignement mixte.

A quatorze ans la vie mixte est un événement qui frappe l'imagination et la sensibilité. Avec le recul, je me dis que si j'avais des enfants, je serais heureux que mes garçons reçoivent cet enseignement et moins heureux si j'avais des filles. J'aimerais que mes garçons éprouvassent les émotions qui furent les miennes. Je n'aimerais pas qu'elles fussent données à des garçons par mes filles. Peut-être me trompé-je, puisque n'ayant eu ni les uns ni les autres, les sentiments et les craintes qu'ils m'eussent inspirés, je ne fais que les supposer. Mais ces émotions pour nous, filles et garçons, qui nous les donnions mutuellement, n'étaient pas coupables : elles avaient notre ingénuité.

Nicole Rais, élève de l'Ecole (sœur de Mme Marianne Rodker), qui devait connaître la célébrité (sous son nom d'épouse Nicole Vedrès, comme essayiste et cinéaste.



2. NICOLE VEDRES

Parmi les nouvelles venues...

Une fille apparut à l'Ecole qui avait souvent une robe verte et portait deux longues nattes blondes tressées, l'une retombant par-devant, l'autre rejetée en arrière. Grave et plaisante, sérieuse et ironique, elle s'appelait Nicole Rais. Elle devint célèbre sous le nom de Nicole Vedrès.

Nous n'étions pas dans la même classe bien que nous fussions du même âge. Je n'étais pas en retard. Elle était en avance. Son rayonnement était si grand que l'école tout entière la connaissait. Je la connaissais mieux à cause de Pierre et par lui. Ils étaient tout le temps ensemble et, au même pupitre, assis côte à côte. Elle faisait sa composition dans la première partie du temps ; dans la seconde partie, elle faisait celle de mon frère. Elle était en tête, lui deuxième. Si elle voulait lui faire plaisir, elle rédigeait les compositions pour qu'il soit premier et elle deuxième. Il en était ainsi qu'elle l'avait décidé.

Malgré leur âge, ils songèrent à se marier. Pierre lui écrivait des poèmes et, comme il n'en était pas mécontent, il me les montrait avant de les lui envoyer par la poste ou de les lui glisser dans un buvard.

Je me rappelle toujours la chute d'un de ses poèmes, un vers bancal : *...Et sur ta robe verte se nouer tes nattes blondes.*

Et leurs existences se séparèrent.

C'est moi qui revis Nicole. Sa mère était venue habiter dans l'immeuble de mon père rue Geoffroy-Saint-Hilaire, au troisième étage sur le même palier que moi (1). Après la libération, nous nous sommes souvent retrouvés dans un restaurant rue Monsieur-le-Prince ou, d'une manière trop brève, à un coin de rue. Lorsque j'ai habité rue Guynemer, elle n'habitait pas loin.

Elle fut hantée par le procès de Brasillach. Elle m'en parlait chaque fois que je la voyais. Peu de jours avant de mourir elle m'a écrit : *« A l'époque de Brasillach je pensais comme toi... et il y en aurait long à dire et à écrire... Car, si souvent, il n'y a pas la droite et la gauche, il y a la noblesse et la lâcheté, le droit absolu de la justice et de la vie et les opportunités de la comédie du moment »*. Elle répondait à l'envoi que je lui avais fait de mon livre *Les Cas de conscience de l'Avocat* et, invoquant les excès des princes dont j'étais victime et notre passé, elle regrettait de ne pas avoir manifesté son amitié *« quand il fallait, notamment à l'époque où tu étais en butte à tant d'injustice, d'abus révoltants... je voulais alors t'écrire, te dire — bêtement, mais tout de même « Je pense à toi, je déteste ce qu'on te fait »*. Ce qui m'a empêchée ce n'est pas, crois-le bien, la stupide et navrante vie de Paris qui fait qu'on *« n'a jamais le temps »*. Non, c'est que sur bien des points, je pense (si on peut appeler ça penser) différemment de toi. Du moins nous divergeons sur ce qu'on appelle la politique encore que je sache bien que, vu de près, vu à la loupe, le mot ne veut rien dire. A lire ton dernier livre... j'ai compris ceci que je vais sans doute te dire tout de travers : oui, nous ne pensons pas de la même façon sur les issues ni parfois les moyens. Est-ce que donc l'origine du sentiment chez nous deux est la même ? Tant et tant de tes notations (personnelles ou historiques) m'ont été au cœur comme des vérités nécessaires, uniques... Ce n'est pas la première fois, tu sais... »

Il y avait dans sa lettre datée du 24 octobre un post-scriptum qui m'avait remué : *« Tu sais que j'ai de loin en loin de tes nouvelles par Jacques Damiot que je ne vois jamais mais dont l'amitié reste, comme la nôtre, insensible au temps qui passe... »*

Or, c'était Jacques Damiot qui le dernier m'avait donné de ses nouvelles. Je l'avais rencontré au mois d'août, à Venise, sur le petit pont du canal qui passe au pied du parvis de San-Moïse et il m'avait dit :

— Nicole va mourir.

(1) Dans cet appartement ont habité ensuite le procureur Reboul de l'affaire Brasillach, puis Thierry Maulnier et Marcelle Tassencourt, avec leurs 52 chats.

Dans sa lettre elle écrivait simplement : *« Je te remercie de m'avoir envoyé ton livre... Je n'ai lu à peu près que celui-là, parce que je vais mal et que les « perspectives » comme on dit ne me donnent guère d'illusions »*. Et comme elle me demandait de quelle maladie j'avais souffert, à laquelle je faisais allusion, je lui répondis que j'avais souffert pire que le pire, que pendant des jours, j'avais été considéré comme perdu, et que je me portais mieux que jamais. Je lui adressai ce témoignage de ma résurrection pour que, dans l'approche de sa propre mort, elle crût encore à la sienne. Elle a dû recevoir ma lettre dans les premiers jours de novembre. Elle est morte le 20.

Lorsque j'ai suivi son cercueil, le long des allées du cimetière, le hasard a voulu que, dans une foule de laquelle je divergeais *« sur ce qu'on appelle la politique »* je fusse à côté de Daniel Mayer, surpris de me voir près de lui.

— Vous la connaissiez, me demanda-t-il à voix basse.

— Depuis l'école !

Peut-être croyait-il à ces camaraderies anciennes qui s'évanouissent dans le temps et resurgissent pour vous ramener auprès d'une fosse ouverte sans vous avoir vraiment unis. Je ne pouvais lui dire, derrière le cercueil, que Nicole s'était interrogée sur l'origine du sentiment qui était en nous à l'égard des hommes et des choses, qu'elle connaissait la réponse et qu'il était des vérités *« nécessaires, uniques qui nous étaient communes »*.

Sur sa tombe nous avons jeté ensemble des fleurs qu'on nous avait tendues, mais au milieu de ce monde en deuil qui l'avait admirée, j'étais seul, ou presque, à revoir, au travers des gerbes et des couronnes rassemblées, son visage rayonnant d'autrefois et sur sa robe verte se nouer ses nattes blondes...

3. L'INFLUENCE DES MAÎTRES

Pour la première fois, j'ai eu à l'Ecole alsacienne des professeurs dont je ressens l'influence après quarante années.

Quelle influence ? Je ne le sais pas. Si je le savais, je ne pourrais la définir. Aurais-je agi en telle circonstance ou en telle autre d'une manière différente avec d'autres professeurs ? Certainement pas, pour une manière d'être et de réfléchir. Pour une manière de réagir ou de se comporter, à coup sûr. Mais la raison précise de cette influence, la touche posée par hasard sur l'être en formation, comme une dispersion de diaspores, et qui peut n'avoir été qu'une réflexion en passant, je ne puis la préciser ni la distinguer, et ce pendant cela est.

J'étais arrivé en troisième à l'Ecole, appréhendant de dire mon nom. Celui qui me l'avait demandé était M. Lehmann, un professeur de lettres, qui ressemblait à Jésus vingt ans après la Crucifixion, si Jésus n'avait préféré le ciel à l'univers qu'il nous avait fait. Tout se passa bien. On crut que j'étais Corse.

M. Lehmann me manifesta sa sympathie par une franche rigueur. Une observation jetée dans les marges d'une rédaction sur ce sujet : « *Le moyen de locomotion que vous préférez* » m'a toujours poursuivi et j'ai fait effort pour en tenir compte. Là, j'ai par exception senti l'influence directe.

Il avait écrit à l'encre rouge : « *Vous êtes né peintre et poète, mais dès que vous sortez de là, vous tombez dans l'emphase, le vide, l'impropriété, etc...* »

Quelle que soit la manière dont j'ai fait ce que j'avais à faire, au long de mon existence, qu'il m'ait fallu l'exprimer par la parole ou par la plume, je n'ai jamais perdu de vue mon professeur. A chaque croisement, à chaque virage, je l'ai retrouvé, agitant son panneau avertisseur : « Danger ! Emphase et vide ». Le panneau n'évite pas toujours l'accident.

Quant au « vide » dont m'accusait M. Lehmann il est une manière de le combler — surtout dans le discours ! — qui n'exige ni pensée ni culture exceptionnelle, c'est de dire sa vérité et de la dire avec sincérité.

Pensant à mon maître qui m'a accompagné, sans le savoir, au delà de sa classe et de sa tombe, j'ai en toutes circonstances offert ma vérité avec la sincérité dont mon être est capable. Ce qui n'est pas de la naïveté. En cela, je peux dire que j'ai subi l'influence de mon professeur de 3^e. Il n'a pas changé une nature. Il l'a aidée à s'exprimer.

Un autre m'a marqué, ce fut mon professeur de philosophie.

René Maublanc était communiste et son frère mycologue. Ah ! que j'ai aimé ce communiste-là ! Disciple de Durkheim, ce brillant agrégé de philosophie avait eu des difficultés avec l'Université.

Il avait découvert un manuscrit inédit de Charles Fourier et l'avait publié en 1924, manuscrit inattendu chez le théoricien de l'homme mutilé par l'ordre social, inattendu chez le théoricien de la coopérative de consommation liée à une coopérative de production, et qui s'intitulait la *Hiérarchie du Cocuage*. Inattendu pour qui connaît mal Fourier. Fourier cocu ne plaisantait pas sur les cocus. Il attachait au cocuage l'importance d'un mal social et estimait que la loi tolérât — ce qui est une erreur — deux vices : la banqueroute et l'adultère, dont disait-il, les « sophistes » ont fait deux sujets de facéties, fardant la banqueroute « du nom béni de faillite » et excusant l'adultère par le « nom plaisant de cocuage ».

C'est avec gravité qu'il définissait 49 « cocus d'ordre simple » et 31 « cocus d'ordre composé » et qu'il soulignait que « les Français sont les plus grands cocus qu'il y ait sur la terre ».

C'est avec une tristesse désespérée par la pourriture sociale qu'il définit « le cocu martial ou fanfaron », « le cocu régénérateur ou conservateur », « le cocu sympathique », « le cocu fédéral ou coalisé », « le cocu transcendant ou de haute volée », le plus habile homme de « toute la confrérie », « le cocu mystique ou encafardé »,

René Maublanc, qui fut le maître reconnu de disciples aussi peu identiques que Jacques Isorni et Alexandre Minkowski (voir p. 46).



victime de quelque frappa qui lui en plante sur la tête pour la plus grande gloire de Dieu », et même « le cocu trompette » qui va d'un ton larmoyant mettre le public dans la confidence, disant : « Mais, Monsieur, je les ai pris sur le fait », et qui volontiers s'adjoindrait une trompette pour assembler plus de monde et soulever le public contre l'injustice de sa femme, et combien d'autres cocus.

J'avais déniché — et hélas, égaré — chez un bouquiniste des quais un exemplaire de la « Hiérarchie » et l'avais rapporté triomphalement en classe.

Cette « Hiérarchie » est aujourd'hui introuvable, même à la Bibliothèque Nationale. Maublanc avait, me semble-t-il, fait une préface tout à la fois austère et ironique. Malheureusement pour lui, il avait eu l'idée amusante de la dédier « *A tous les cocus de l'Université* ». Que l'Université en comptât ou non en son sein nourricier, qu'ils fussent du type « fédéral » ou « trompette », elle apprécia peu un geste dont l'humour lui échappait. Les cuistres n'apprécient pas l'humour.

Maublanc connut la disgrâce et l'éloignement. Si typique de la bourgeoisie aisée et de la haute société protestante, l'Ecole alsacienne fut, pour ce révolutionnaire sceptique, le dernier temps du purgatoire avant de réintégrer l'enseignement d'Etat.

Derrière ses lunettes à double foyer, René Maublanc était un timide. Il rougissait lorsqu'il parlait de Marx ou de Jaurès parce qu'il se demandait ce que ces deux noms pouvaient bien représenter pour ces gentils petits de bourgeois qu'il avait à instruire. Pour parler aux filles de la classe, surtout à une grande qui avait tant de rouge aux lèvres que nous doutions qu'elle fût vierge, il rougissait aussi.

Il s'était marié peu de temps avant le début du cours. Sa femme beaucoup plus jeune que lui, jouait du piano. Il disait qu'elle jouait bien, parce qu'il l'aimait. Peut-être jouait-elle bien. Parce qu'il me parlait de son piano et que je lui parlais de mon violon, il eut de la sympathie pour moi, plus que de la sympathie.

Une fois, il m'annonça que sa femme était enceinte, qu'il était heureux. Le bonheur familial, l'attente de l'enfant n'appartiennent à aucune classe sociale, à aucun état d'esprit politique. Notre révolutionnaire ne pensait qu'à sa jeune femme, une enfant qui aurait un enfant, le sien, et qui faisait et refaisait ses gammes. Un matin René Maublanc vint à l'école. Il avait perdu son sourire sceptique, sa malice, son mépris. On cesse de mépriser dès qu'on est malheureux. Absent parmi nous, il était grave, presque en deuil, et ne rougissait plus en interrogeant les filles.

Dans un couloir, entre deux classes, il me raconta la fausse couche de sa femme, la mort de leurs espérances. Il ajouta pour me montrer sa volonté de ne pas se laisser abattre :

— Je vais reprendre ça sur des bases nouvelles.

Bases nouvelles ? Perspective de philosophe, encore que plus tard, et sans qu'il révélât rien à qui que ce soit de ses nouvelles bases, sa femme lui donnât deux jumelles. Je ne le voyais plus, mais je sus qu'il était heureux.

Aucun maître n'a été plus dur. Aucun ne fut meilleur. Non seulement qu'il m'eût dessillé les yeux à des mondes inconnus dont il nous révélait le secret et le vocabulaire, mais parce qu'il me dirigeait sans jamais m'épargner.

Je possède encore toutes mes copies consciencieusement corrigées par lui. Pas une où il ne me cingle.

Dès la première — le sujet : Commenter *Si vis pacem para bellum* — il note : « Vous substituez à une analyse d'idées des polémiques de presse sur un ton qui ne convient pas ici ». Plus loin : « On ne vous demande pas de chanter dans une dissertation philosophique », « Toujours trop de polémiques ». « Laissez ce ton aux journalistes », « Littérature à supprimer », « Pourquoi mettre en cause des gens que vous connaissez mal et qui n'ont rien à faire ici ? »

Il s'agissait de Jaurès et d'Aristide Briand. Briand ? Je le connaissais mieux que lui. Je l'avais entendu, je l'avais suivi. Il avait été mon maître secret. Ma plus haute ambition d'enfant avait été de retrouver le velours sombre de sa voix, le geste du bras tendu, le doigt, distinct de la main, qui cherche la vérité au fond de la salle ou accuse le coupable. Maublanc ne m'eût pas cru si je lui avais répondu : « Briand ? Je le connaissais à dix ans ! Et vous ? »

Pour la deuxième copie : « Vous vous amusez à des effets de style plus ou moins heureux que vous voudrez bien désormais laisser complètement de côté ». « Vous déraillez ».

Pour la troisième : « Vous n'avez pas une telle maîtrise de l'analyse philosophique que vous puissiez vous permettre ce ton de ba-

dinage supérieur ». Quelle remise en place ! Et comme je la quittais souvent, la place, il notait ainsi le devoir suivant : « *Débarrassez-vous une bonne fois du bavardage pseudo-littéraire* ».

Enfin, il atteignait le sommet de sa dureté : « *Médiocre. Je retrouve ici tous vos défauts : abus de la littérature, des idées toutes faites, du développement arbitraire et purement verbal ; affirmations péremptaires sans aucune analyse directe ; une ou deux idées ressassées indéfiniment avec des formules brillantes et vides* (1). *Vous n'avez pas vu la complexité de la question et vous la traitez avec un ton prétentieux assez désagréable* ».

Dans la marge de cette copie, il écrit : « *Si cela a un sens, vous voulez dire que le goût de la musique est le privilège des « intellectuels* », *quelle absurdité !* »

Je ne l'avais pas dit. J'ai toujours eu horreur des « intellectuels ». Mais par amour conjugal, la musique était devenue sa chasse gardée et il me refusait le droit d'en parler dans cette copie ! Et pourquoi n'eussé-je pas chassé sur cette terre dont il n'était pas le maître, moi qui continuais de travailler mon violon en même temps que sa philosophie ? Lui, après tout, ne faisait qu'écouter sa femme !

Décidément, il ne me ménageait en rien.

J'avais prêté à Malherbe une idée qui m'était propre. Rien ne me l'interdisait. Étais-je donc le premier à interpréter la pensée des morts, même stupidement ? Maublanc décide : « *Si Malherbe avait pensé cela, ç'aurait été un imbécile* ». Merci !

Pour une autre copie, il me met en demeure sans aucune nuance : « *Admettez-vous que la joie bouddhiste, musulmane ou fétichiste ait la même valeur que la foi chrétienne ?* » Est-ce une question pour un garçon de seize ans ? A-t-on le droit à cet âge où l'on est prêt à tout admettre ou à ne rien admettre, de peser la joie bouddhiste et la foi chrétienne ? Que vaudrait la balance ?

Dans un autre devoir, je parle de la justice et du rôle des jurés de la Cour d'Assises à propos de ce sujet : « *Pourquoi dans le rêve, les images sont-elles prises pour des perceptions ?* » Le commentaire, je l'avoue, paraît éloigné de la question. Mais aujourd'hui je considère que les observations de mon maître sont fausses et les miennes justes.

Enfin, dans mon dernier devoir, gratifié d'une note excellente, il laisse tomber de sa cathèdre cette sentence « terminale » : « *D'autre part, comment ne vous débarrassez-vous pas de certaines fausses élégances et de certaines habitudes de plaisanterie littéraire qui vous font considérer comme un farceur même quand vous parlez sérieusement ? Vous vous nuisez bien inutilement* ».

Que René Maublanc, inventeur et propagateur de la *Hiérarchie du Cocuage* parmi les cornards de l'Université, me fit une telle réflexion mérite réflexion...

D'abord, n'était-il pas exagérément sévère afin de juguler les excès de la nature ?

J'ai obtenu à l'écrit du baccalauréat 56 sur 60, sans que mon correcteur, le psycho-philosophe Georges Dumas, eût semblé me considérer un seul instant comme un farceur.

En fait, René Maublanc posait à ma jeunesse, sous la forme polémique, une question qui la dépassait parce que cette question attend une réponse à travers une existence et qu'il s'agit du comportement individuel en face de la vie.

Ayant quitté l'école, je n'ai revu René Maublanc qu'une fois, avant sa mort.

A la fin d'une matinée d'automne, dans l'allée principale du Luxembourg, dont les arbres ne portaient plus à leurs branches noircies que de rares feuilles d'or, je vis s'avancer de loin une silhouette familière que pourtant je ne reconnaissais pas. Elle s'approcha. Je retrouvai un chapeau à grands bords, une voussure des épaules, des pantalons sans plis. Elle s'approcha un peu plus. C'était bien ses cheveux qui dépassaient sur la nuque, ses lunettes avec les verres à double foyer et ses minces lèvres serrées qui donnaient à son visage de myope le sourire glacé de l'humour. Oui, c'était lui, mon maître impérieux et patient. Avec un frémissement intérieur je lui tendis la main. Il marqua un léger temps d'arrêt, non un recul.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non, non, rappelez-moi...

— Isorni, Jacques Isorni.

Le rappel était inutile. A l'instant que je m'étais dirigé vers lui, il avait su que j'étais son élève, et avait fait exprès de ne pas le dire. Je le vis au pétilllement des yeux myopes derrière ses lunettes.

Mais, plus de trente ans après, qu'avions-nous à nous dire que nous ne sachions de l'un et de l'autre en cette rencontre dans une allée du jardin, au pied d'un arbre nu ? Nos regards se suffisaient. Jamais nous ne nous étions quittés. Rien n'avait brisé, ni le temps, ni le silence, ni les camps, le lien magique de l'école.